

# Chroniques et nouvelles

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **62 (1917)**

Heft 3

PDF erstellt am: **26.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*  
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, [www.library.ethz.ch](http://www.library.ethz.ch)

<http://www.e-periodica.ch>

## CHRONIQUES et NOUVELLES

### CHRONIQUE BELGE

(De notre correspondant particulier.)

Leçons de la guerre. — Evolution progressive et décentralisation. — Les brigades ; le rajeunissement des cadres supérieurs. — Le nouveau chef d'état-major général. — La garde de l'Yser et de l'Yperlée.

Les leçons de la guerre auront été pour toutes les armées d'un grand profit pratique. Mais il faut qu'ici je rende hommage au parti que, en un point tout au moins, en ont su tirer les Allemands. Je veux parler des progrès évidents que leur commandement et leurs cadres ont réalisés dans la tactique spéciale de la lutte contre la population civile désarmée des pays occupés. Il faut leur rendre cette justice que leurs moyens sont, aujourd'hui, moins disproportionnés avec les résultats à obtenir. Une longue pratique leur a été un enseignement utile. Ils connaissent mieux maintenant le nombre de mitrailleuses qu'il faut pour vaincre tel nombre de femmes et d'enfants. Ils savent que, pour autant de vieillards et d'hommes, affaiblis par les privations, sans armes, il faut autant de soldats, autant de cartouches. Ils ont appris à manœuvrer savamment autour des groupes sans défense, à les cerner, à les forcer à se rendre. Une longue expérience a enseigné à leurs officiers que, pour vaincre les hommes sans avoir à redouter leurs poings dangereux, il est de bonne tactique de tenir au bout des canons des fusils et des mitrailleuses leurs femmes et leurs enfants réunis en troupeaux. Bref, ils ont amélioré d'étonnante façon leur pratique de ce métier très particulier, et nous croyons rendre justice aux soldats germains et à leurs cadres en constatant qu'ils sont passés maîtres dans cette guerre glorieuse. Ils peuvent se vanter d'avoir, dans ces expéditions, emporté presque chaque fois la victoire. Nous supposons bien que tout cela rehausse fortement, aux yeux des militaires des autres nations, le prestige des « fiers guerriers allemands ». N'est-ce pas dans un journal hollandais que nous avons lu l'autre jour cette phrase à l'adresse d'un général prussien : « Le laurier vous coûte moins cher à Bruxelles et à Alost qu'à Nieuport et à Ypres ! »

\* \* \*

Mais passons sur ces choses où l'honneur des armes n'a que faire

et jetons un coup d'œil sur un spectacle plus intéressant pour un observateur curieux des objets d'ordre militaire. A cet égard, le tableau que nous offre l'armée belge depuis le début de la guerre actuelle est un sujet d'études doublement captivant.

En effet, cette armée, outre son service d'aile gauche sur le front occidental des Alliés, a dû et a osé entreprendre simultanément une tâche singulièrement ardue : sa rénovation, sa réorganisation presque complète. Et cela sous le feu constant de l'ennemi et dans les conditions les plus dures, les plus sévères tant au point de vue moral qu'au point de vue matériel.

Et dans ce labeur patient, continu, de tous les jours, se manifestent bien les qualités natives de ce peuple laborieux, volontaire, tenace, obstinément tendu vers le but poursuivi, l'amélioration désirée. De ce peuple qui, à travers les siècles, malgré les efforts des rois puissants, des ducs formidables, édifiait et maintenait la force superbe de ses « Communes », de Gand, de Bruges, de Liège, etc., de ce peuple qui jamais n'hésitait à accepter la lutte contre les ennemis les plus effrayants, et qui se glorifie de souvenirs tels que ceux de Courtrai et de Franchimont.

Pour entreprendre une tâche aussi considérable, aussi hérissée de difficultés, et la mener à bien, il a fallu au commandement supérieur belge beaucoup d'audace, beaucoup d'énergie et une inflexible volonté. Tout était à refaire, tout a été refait, soigneusement, sans parcimonie, largement.

Un critique militaire anglais avait visité l'armée belge en octobre 1914, dans Anvers, quelques jours avant la mémorable retraite que l'on connaît. Il vient de parcourir à nouveau le front occupé par ces troupes sur l'Yser et l'Yperlée, au cours du mois de janvier écoulé. Comme je lui demandais, à la fin de cette excursion, l'impression principale qu'il en rapportait, il me répondit par une exclamation : « Je sois damné si c'est la même armée que j'ai vue à Anvers ! Si ce sont les mêmes soldats, les mêmes officiers ! Là-bas, tout était pauvre, piteux, misérable. Ici tout est sérieux, puissant, confortable. J'ose dire : c'est tout à fait splendide ! »

Et comment cela s'est-il effectué ? Dans quelles conditions a-t-on refondu cette armée ?

Vous savez que tout s'est fait à l'étranger, loin de tout centre familial, en un pays où tout était nouveau, inconnu, où tout dut être créé de toutes pièces, vraiment créé, tiré du néant. Et cela seul est admirable. Mais il faut ajouter que tout cela s'est fait aussi en pleine bataille, sous les yeux, sous le feu des canons et des fusils de l'ennemi.

Car ce serait une erreur de croire que l'armée belge — ainsi qu'on l'avait dit et que d'aucuns le croient encore — a jamais été retirée du front pour se refaire, se reposer, se reconstituer. Pas un jour, depuis le 5 août 1914, elle n'a cessé de lutter, de combattre.

Bien plus ! Ses effectifs presque au complet devaient se trouver sans cesse sur le front. Car le roi Albert ne peut guère accorder de repos à ses hommes. La nécessité exige d'eux, impérieusement, leur présence constante sur la ligne de feu. Le secteur proportionnellement étendu qu'elles ont accepté de défendre ne permet guère que d'envoyer au repos une seule division à la fois !

Et quel repos ? C'est justement ce court laps de temps qu'il faut bien mettre à profit pour parfaire l'œuvre gigantesque entreprise avec si peu de ressources. C'est pendant ce repos qu'il faut faire subir au soldat l'exercice, la manœuvre, l'entraînement intensif aux nouvelles méthodes de guerre, lui refaire des muscles vigoureux, le familiariser avec quantité de nouveautés, achever son adaptation au matériel né d'hier, aux conditions actuelles de lutte, de résistance, d'attaque.

\* \* \*

Car, je vous l'ai dit, tout a été changé, augmenté, renouvelé, bouleversé, revivifié, de fond en comble, dans l'armée belge. Cette transformation progressive a été menée à la fois et parallèlement dans tous les domaines, depuis les détails les plus infimes de la tenue jusqu'aux lignes principales de l'organisation générale, depuis le matériel jusqu'aux hommes et aux chefs supérieurs, depuis les formations sises en avant de la ligne de feu jusqu'aux organismes de l'arrière le plus reculé, depuis l'Yser jusqu'aux centres situés à Brest, sur la côte de la Méditerranée et même en Amérique centrale (telle, par exemple, l'organisation des dépôts de remonte !).

Les lecteurs de la *Revue militaire suisse* connaissent déjà certaines de ces transformations subies par l'armée belge depuis l'origine de la campagne. Je ne veux pas y revenir et ne puis pas entrer dans tous les détails qui m'entraîneraient trop loin et seraient fastidieux.

Toutefois, qu'il me soit permis de revenir sur un point que j'ai déjà touché et qui, me paraît-il, est intéressant pour tous ceux que préoccupent les questions d'organisation militaire. Je veux citer la tendance de plus en plus marquée à la décentralisation.

Comme il était à prévoir, le bataillon tend progressivement à devenir la véritable unité tactique et cette tendance, parmi les troupes belges, se caractérise de jour en jour. Le bataillon porte un nom, un numéro. Il est connu directement du général-brigadier et celui-ci, à l'occasion, en dispose par ordres immédiats.

La guerre de position et, particulièrement, la guerre qui se fait sur cette partie du front a singulièrement favorisé cette propension. Que se passe-t-il actuellement ? Telle partie d'un secteur est occupée par un bataillon. Qu'a-t-il à sa droite, à sa gauche ? D'autres bataillons de son régiment ? Non pas. Des bataillons appartenant à d'autres unités. De ce fait, au point de vue tactique, ce bataillon (isolé dans son action des autres bataillons de son corps d'origine) prend une sorte d'autonomie. Il devient, du même coup, la véritable unité tactique.

Et voici que, en concordance avec cette situation, le bataillon s'enrichit copieusement de tout ce qui peut favoriser cette autonomie : matériel de tranchées, matériel roulant, spécialités de toutes sortes. L'accroissement énorme de ce matériel de tout genre, et de ces spécialités facilite cette générosité à l'égard du bataillon. Et du fait que la portion de secteur qui lui est attribuée est aujourd'hui nanti de son artillerie propre, certains novateurs n'ont-ils pas été jusqu'à entrevoir, comme solution définitive fatale, la création d'une « artillerie de bataillon » ?

Ceci nous paraît, en ce moment du moins, un peu exagéré. Nous croyons encore que si la décentralisation est utile et nécessaire, le fractionnement à l'extrême de certaines armes, de certaines spécialités serait préjudiciable à l'utilisation normale de celles-ci et diminuerait notablement leur rendement.

Mais ce n'est point ici le lieu de semblables discussions. Bornons-nous en cette chronique à constater combien s'accroît, de jour en jour, dans l'armée belge, l'autonomie du bataillon, au fur et à mesure que s'accroît la puissance en quantité et en qualité du matériel de guerre de tout genre.

\* \* \*

En même temps voici que le commandement, dans la réorganisation générale de ces formations, a définitivement rétabli les brigades. Et ceci, qui découle normalement de toutes les autres mesures de détail adoptées progressivement, reste dans l'ordre logique de la décentralisation que nous signalions ci-dessus.

Sous le commandement de son général propre, la brigade jouit, elle aussi, d'une autonomie très utile. Plus serrée sur elle-même que la division, elle a l'avantage d'une mobilité plus grande, d'une cohésion plus étroite. Ses éléments, plus intensément unis, se connaissent mieux entre eux, sont mieux connus de leur chef — souvent issu d'elle ; celui-ci les tient mieux en main, en dispose avec plus d'à-propos, les répartit avec plus d'opportunité selon les circonstances.

Cette réorganisation en brigades a eu d'autres conséquences heureuses. Avec joie, l'armée a vu élever au généralat des chefs jeunes et brillants qu'elle a appris à connaître et à aimer au cours de la campagne. Ah ! l'excellent rajeunissement des cadres, et surtout des cadres supérieurs. Vous trouverez aujourd'hui à la tête de nos brigades des généraux qui sont partis en août 1914 jeunes chefs de bataillon. Pensez-vous qu'ils connaissent la guerre, la vraie guerre, ces généraux qui, eux, ont vécu avec le soldat, ont pris part aux combats, ont passé des heures ardentes au cœur de la mêlée, ont pu juger de leurs yeux l'effort réclamé du troupier, ont pu mesurer à leurs propres forces la somme de vigueur, d'énergie, de résistance physique et morale dont est capable un organisme humain pétri de chair, de sang et de nerfs.

Croyez-vous qu'ils sont d'autres chefs que la plupart de ceux du début, de ceux dont l'armée a pu s'alléger heureusement et dont certains lui ont coûté si cher ? Aussi quelle confiance le soldat ne montre-t-il pas envers ces jeunes, ces actifs, ces énergiques !

Parmi les nouveaux promus, il en est plusieurs dont les noms sont fameux dans toute l'armée. Peu à peu, depuis 1914, leur bravoure, leur énergie, leur volonté, leur maîtrise les avaient tirés hors pair. Le culte que leur vouaient leurs soldats, l'admiration que ne leur marchandait ni leurs officiers ni leurs camarades avaient, de proche en proche, étendu leur renommée. On les citait avec joie, avec fierté, dans les rangs, dans les cercles. Leur bataillon d'abord, leur régiment ensuite se paraient de leur nom comme d'une gloire. Les hommes aspiraient à être sous leurs ordres. Et cependant, en raison de la confiance du commandement supérieur, on leur réservait souvent les tâches les plus dures, les plus périlleuses.

Mais qu'importe au troupier fasciné par la valeur de son chef ! C'est ici que l'on peut se rendre compte de l'influence énorme, du pouvoir étonnant de ces commandants sur leurs hommes. L'on comprend mieux — quand on a pu les voir en action sur le champ de bataille — l'on comprend mieux qu'un combat n'est pas seulement réduit à l'antagonisme de deux forces matérielles en équilibre instable. L'on peut juger alors de la prépondérance que peut prendre le facteur moral parmi les facteurs décisifs de certaines luttes.

Et c'est pourquoi l'armée belge a salué avec tant de joie certains de ses nouveaux généraux particulièrement aimés.

\* \* \*

Ceci m'amènerait à vous parler du nouveau chef d'état-major général. Mais les journaux de la grande presse ont fait connaître par nombre d'articles élogieux le digne successeur du général Wielemans.

Dans l'armée même, le choix du lieutenant-général Rucquoy a été très favorablement accueilli. Tous ceux à qui j'en ai pu parler, du général au simple soldat, m'ont vanté l'une ou l'autre de ses qualités.

L'on s'accorde à lui reconnaître une science militaire solide et appuyée sur une vaste érudition ; il est certain qu'il connaît parfaitement le soldat et l'officier ; enfin, dans un autre ordre d'idées, il est doué de qualités morales élevées et l'on apprécie beaucoup son esprit d'équité, sa droiture et sa bonté.

Il eut été difficile, vraiment, d'avoir meilleure presse et, de l'avis général, la confiance du roi Albert paraît pleinement justifiée.

\* \* \*

J'aurais voulu vous parler aujourd'hui de certaines nouveautés dans le matériel et dans l'armement. Mais cela m'entraînerait trop loin et cette correspondance est déjà fort longue.

Néanmoins, permettez-moi quelques mots encore, avant de la terminer, au sujet de l'action de l'armée belge.

A lire le communiqué officiel, l'on serait tenté de croire que le calme le plus complet règne sans cesse dans ce secteur d'extrême gauche du front d'occident. Rien n'est plus contraire à la vérité.

Nous ne rappellerons pas les tentatives maintes fois répétées des Allemands sur Steenstraet, sur Het'sas. Ce furent là, à diverses reprises, des attaques en masses, des offensives de grande allure à effectifs énormes et par lesquelles les Allemands espérèrent à nouveau s'ouvrir la route de Calais et de l'Angleterre. Rappellerons-nous que ce coin du front eut la primeur des gaz asphyxiants ? En dehors de ces épisodes à grand fracas, ce secteur est le siège d'une activité intense de tous les jours ; on n'y connaît point le repos ; l'artillerie ni l'infanterie n'y chôment jamais. Mais, vous le savez, le Belge est « peu causant », et les communiqués officiels se ressentent de la discrétion de la race.

Néanmoins, au cours de cet hiver, une activité plus grande encore que de coutume a été inaugurée sur ce front par les troupes du roi Albert. C'est principalement le secteur sud de ce front, la partie la plus favorable, qui a été journallement le théâtre de ces actions de faible rayon, mais sans cesse répétées et le plus souvent avec succès. Ce sont des incursions dans les tranchées ennemies de première ligne, des rayonnements de fortes patrouilles offensives, des destructions de points d'appui, d'emplacements fortifiés, capture du matériel, de mitrailleuses, de munitions, enlèvement de positions avancées de prisonniers, etc. C'est là la menue monnaie, les incidents quotidiens de la vie des gardiens de l'Yser.

A ce propos, notons d'ailleurs que ce n'est pas l'Yser seulement que gardent les troupes belges, mais également l'Yperlée, beaucoup plus au sud. En effet, au fur et à mesure des possibilités : récupération des blessés, revision de réformés, apports d'évadés de Belgique et d'hommes appartenant aux levées nouvelles, les Belges ont graduellement élargi l'étendue du secteur dont ils assurent la défense. Et leur extrême droite, aujourd'hui, prend contact avec l'extrême gauche de l'armée britannique aux abords immédiats d'Ypres.

\* \* \*

N'était-il pas juste de dire que cette double activité, œuvre de guerre, œuvre de réorganisation intérieure, poursuivie parallèlement, simultanément, vaut qu'on s'y arrête.

Et ne peut-on pas, à bon droit, accorder un tribut d'hommage au commandement qui osa tenter cet énorme et double effort, dans les pénibles circonstances que l'on sait ? Et aussi à ce peuple, à ces soldats dont le courage, dont la patience, dont le patriotisme tenace permit de mener à bien ces deux tâches simultanées : lutter chaque jour contre un ennemi puissant et acharné, et, dans le même temps, se perfectionner, se fortifier, se renouveler radicalement.

De l'armée d'août 1914 faire, sous le canon de l'ennemi, l'armée de 1917 !

Février 1917.

## CHRONIQUE PORTUGAISE

(De notre correspondant particulier.)

Début de 1917. — Deux documents historiques de politique militaire. — *Un budget et un mémoire.*

Deux événements de grande importance politique et militaire pour le Portugal, au seuil de cette nouvelle année : le *Budget général de l'Etat* pour 1917-1918, présenté tout récemment au Congrès et un *mémoire* officiel traitant les motifs de la coopération militaire portugaise sur les champs de bataille de l'Europe.

J'ai lu quelque part que c'est en parcourant le budget général d'un état qu'on parvenait à se rendre mieux compte de la prospérité, de la fortune, du caractère et de la morale d'un peuple. Pour ce qui concerne le caractère et la morale, notre budget fait grandement honneur au peuple portugais et fournit une preuve éclatante de sa dignité et de son amour de l'indépendance.

Le budget général de cette année est composé, à proprement

parler, de deux budgets partiels : l'ordinaire et le budget de la guerre. Le premier prévoit un *boni* de 300 000 fr., le second un *déficit* de 650 millions. Oh ! éloquence des chiffres !

Le rapport justificatif concernant le budget ordinaire analyse tous les facteurs, découlant de la guerre mondiale, qui ont affecté nos finances, soit en diminuant les recettes, soit en augmentant les dépenses ; il donne un compte des impôts et des autres revenus de l'Etat et énumère les économies réalisées dans plusieurs services publics. Bref, les comptes bouclent par un petit solde actif de quelques centaines de milliers de francs.

Le rapport justificatif du budget de la guerre soulève un plus vif intérêt. Il explique que la déclaration de guerre de l'Allemagne, l'invite de l'Angleterre à une plus intime participation dans la lutte, la défense des droits et des intérêts les plus élevés de l'Etat nous ont obligés à de grosses dépenses en vue de notre préparation militaire sur terre et sur mer. Bien qu'il ne soit pas aisé de calculer les dépenses probables, le budget accorde aux ministères de la guerre, de la marine et des colonies les crédits jugés nécessaires dont le montant, — déduction faite des ventes provenant des loyers des navires pris aux allemands et d'autres revenus de guerre — s'élève à peu près à 650 millions de francs.

Pour faire face à ces charges extraordinaires, auxquelles il faut ajouter les pensions de guerre allouées aux combattants et à leurs familles, le budget énumère les mesures financières à promulguer sur la base de contributions spéciales de guerre, d'emprunts et d'opérations de crédit à réaliser.

Les sacrifices de la nation seront énormes. Le Portugal, respectueux de ses engagements, va fournir au monde un témoignage éclatant de sa vitalité et de sa droiture ; il démontrera à tous que par la signature des traités internationaux il a engagé, non seulement sa parole, mais encore toutes ses ressources et son indépendance même. Et l'histoire dira que le nom portugais signifie : loyauté et résolutions inflexibles.

\* \* \*

Le décret ministériel du 17 janvier prévoyant la constitution d'un corps expéditionnaire portugais, destiné à combattre en France contre l'Allemagne à côté des armées des nations alliées, est précédé d'un *mémoire* fort intéressant, relatant les événements qui ont conduit le pays à la situation présente. De ce document ressortent, en première ligne, la fermeté de notre peuple dans l'accomplissement de ses devoirs, sa fidélité à la parole donnée et le souci constant de

notre gouvernement de sauvegarder les intérêts les plus élevés de la nation.

Jamais notre politique de guerre ne s'est complue dans les situations obscures ou les sophismes ; jamais elle n'a hésité ou reculé ; elle n'a pas dévié de la voie qu'elle a choisie dès le début de la guerre.

Notre *Livre Blanc*, qui sera publié à l'issue des négociations diplomatiques en cours, en fera foi.

Qu'on me permette de donner ici un court aperçu de ce beau document.

Le 9 mars 1916 l'Allemagne déclare la guerre au Portugal. La note allemande est agressive et mensongère ; d'une part elle altère la signification et la portée de certains actes, d'autre part elle allègue des faits inexacts.

Le fait que quatorze nations sont aux prises démontre clairement qu'il s'agit d'une lutte d'alliances. Les causes initiales du grand conflit ont pour la plupart de ces nations un intérêt tout à fait secondaire. Elles luttent pour leurs alliances.

Une nation européenne ne saurait rester isolée, à l'heure actuelle, sans courir les risques les plus graves. Le colosse moscovite s'est allié à la France. L'Angleterre même, malgré sa puissance, ses inépuisables ressources et sa position géographique privilégiée, a renoncé, avec une grande largeur de vues, à sa politique traditionnelle, et a créé la Triple-Entente avec la France et la Russie. Une puissante nation asiatique, le Japon, s'est unie à l'Angleterre. La Turquie et la Bulgarie s'allient à l'Autriche et à l'Allemagne. La Belgique, l'Italie, la Serbie, le Monténégro et la Roumanie se rangent aux côtés de l'Entente.

En dehors de ces groupements récents un seul pays est depuis des siècles l'allié de l'Angleterre : c'est le Portugal<sup>1</sup>.

Or, dans une guerre où les nations sont entrées en invoquant leurs traités d'alliances, quelle devait être l'attitude du Portugal dès le 5 août 1914, jour où l'Angleterre déclara la guerre à l'Allemagne à la suite de la violation de la neutralité belge ? Le Portugal devait-il rester neutre ?

L'ancienneté et la solidité éprouvées de l'alliance anglo-portugaise ne pouvait autoriser pareille attitude !

Personne au Portugal n'ignorait les engagements séculaires qui liaient le pays à l'Angleterre et moins encore le renouvellement enthousiaste de cette alliance après la proclamation de la République.

Ceci explique d'abord que le Portugal se soit abstenu de toute

<sup>1</sup> R. M. S. Chronique portugaise, novembre 1914.

déclaration de neutralité lors de l'entrée en guerre de l'Angleterre contre l'Allemagne; cela justifie ensuite le vote du Congrès à la séance du 7 août 1914 accordant au gouvernement portugais les pouvoirs nécessaires pour faire face à toutes les difficultés tant intérieures qu'extérieures<sup>1</sup>.

Et ce fut le premier témoignage officiel de notre fidélité au traité d'alliance anglo-portugais.

L'Allemagne, en présence de ces déclarations, ne pouvait ignorer les dispositions du Portugal. D'un autre côté, le vote du 7 août 1914 n'impliquait pas le dessein d'ouvrir les hostilités contre l'Allemagne. Le Portugal, tout en proclamant publiquement ses sentiments, attendait en spectateur les événements de la guerre jusqu'au moment opportun où l'on solliciterait son intervention.

Les contingents militaires envoyés aux colonies, aussitôt après l'ouverture des hostilités en Europe, avaient pour objectif de renforcer les garnisons de l'Angola et du Mozambique, colonies limitrophes de territoires où des opérations militaires étaient à prévoir; il s'agissait là de mesures purement préventives.

Le 24 août 1914 le poste portugais de Mazina, dans l'Afrique orientale, est attaqué à l'improviste par les Allemands; ensuite, surviennent les entreprises sur Naulila et les attaques du Cuangar; puis, la marche par le territoire portugais, mettant tout le pays à feu et à sang. Les Allemands attaquent notre poste de Bunja, brûlent celui de Sambis, détruisent celui de Divico, emportent celui de Mucusso<sup>2</sup>.

Cependant en Europe les événements suivaient leur cours. Les bâtiments de guerre *Argonaut* (anglais) et *Dupetit Thouars* (français), sur l'ordre de leur gouvernement respectif, apportaient au Portugal un témoignage de reconnaissance pour les services déjà rendus à l'Angleterre.

Une mission officielle militaire portugaise fut envoyée à Londres conférer avec les hauts représentants de l'armée anglaise au sujet de notre entrée en campagne.

Le Portugal, en face du grand conflit, poursuivait la voie naturelle d'une politique conforme et conséquente à la déclaration du 7 août 1914. Le Parlement portugais, par son vote de confiance du 23 novembre 1914, approuvait l'attitude du gouvernement. C'est dans cette séance que le président du ministère, aux applaudisse-

<sup>1</sup> R. M. S. Chronique portugaise, novembre 1914.

<sup>2</sup> R. M. S. Chronique portugaise, mars 1915.

ments unanimes de l'assemblée, lut la note anglaise invitant le Portugal à une plus intime coopération militaire.

L'armée portugaise entre alors dans une période de préparation intense en vue de la guerre. Une expédition militaire, en Afrique, inflige aux Allemands un juste châtement à Naulila<sup>1</sup>.

L'année 1915 prend fin alors que l'armée est en plein travail d'instruction.

Toutefois, les agressions allemandes n'ont pas cessé ; le torpillage des navires de commerce portugais se succède.

Les besoins matériels de la nation et les demandes de l'Angleterre ont conduit à la réquisition des navires allemands mouillés dans les eaux portugaises depuis le commencement de la guerre.

Le gouvernement de Berlin exige du notre la révocation d'un tel acte ; refus du gouvernement portugais ; l'Allemagne rappelle alors son représentant à Lisbonne et déclare la guerre au Portugal<sup>2</sup>.

La déclaration de guerre a provoqué tout d'abord la formation d'un gouvernement national et solidaire avec les nations alliées. Peu de temps après le Portugal participait à la conférence politique et militaire de Paris. En outre, des missions militaires franco-anglaises sont venues chez nous tandis que des missions portugaises allaient en France et en Angleterre. Cependant les opérations militaires en Afrique prenaient une tournure plus vive. De sanglants combats se déroulaient à Kionga, sur territoire autrefois portugais<sup>3</sup>.

Les récentes conférences de Londres et de Paris, avec les ministres portugais, ont réglé définitivement, et point par point, notre participation sur les champs de bataille de l'Europe<sup>4</sup>.

Le *mémoire*, que je viens de résumer si brièvement, termine par ces reconfortantes paroles :

On ne peut d'ores et déjà apprécier avec certitude les avantages réels de la politique portugaise : tout dépend de la marche des événements. Il est néanmoins permis d'affirmer que notre politique fait honneur aux traditions nationales et qu'elle n'a cessé et ne cessera jamais de s'inspirer des principes sacrés du droit et de la justice pour sauvegarder l'indépendance du Portugal.

<sup>1</sup> R. M. S., Chronique portugaise, novembre 1915.

<sup>2</sup> R. M. S., idem, mai 1916.

<sup>3</sup> R. M. S., idem, juillet 1916.

<sup>4</sup> R. M. S., idem, novembre 1916.